

## **Témoignage de René Carval**

### **L'arrestation à Concarneau**

Le 17 novembre au matin, j'étais au port de Concarneau. Je donnais un coup de main à l'équipage des *Deux-Anges* que je connaissais très bien, pour embarquer quelques sacs de charbon.

Ce jour-là, nous n'étions qu'à trois à Concarneau : moi, mon frère et Mickey. Lucas était parti à Paris, le mousse du côté de Pont-Aven et Hélias à la maison. Vers quatre heures le tantôt, Mickey et mon frère étaient partis prendre des billets de cinéma pour assister au spectacle. Ce soir, on jouait « Pontcarral ». Moi, j'étais parti à bord de mon bateau vérifier les amarres. Après que les deux autres avaient pris leurs billets, ils descendent à l'arrêt du car qui se trouve en face du port. Tout à coup, ils aperçoivent Lucas qui se promène sur le quai. Ils vont pour lui serrer la main, voilà que les Boches tombent dessus, leur passent les menottes et les conduisent à la gare. Ils étaient malins, les hommes d'Hitler ! Ils avaient déchiré les poches du pardessus à mon matelot et lui avaient passé les menottes.

Après avoir ramassé les deux autres, ils viennent pour me prendre à bord, mais il n'y avait peut-être pas dix minutes que j'avais quitté le bord. Le bateau se trouvait du côté du passage de Lanriec, en couple avec le thonier "VIRE-AU-VENT", celui qui a été perdu cette année 1946 corps et biens.

Je me trouvais donc sur la route avant d'arriver au pont de Morose. Tout à coup, je vois arriver une voiture très luxe. Je pensais qu'il y avait un moment que je n'avais pas vu une pareille. Je n'avais pas fini de penser à ça que la bagnole s'arrête à mes pieds. Quatre civils sortent de la voiture avec mitraillettes et revolvers et me disent : « Police allemande. Haut les mains ! » Ils me fouillent en vitesse, me passent les menottes et me font embarquer. Quand je rentre dans la voiture, mon matelot était avec eux. Il me dit : « Tu peux tout dire, ils savent tout ! » On me conduit à bord de mon bateau pour faire la fouille, pendant ce temps tout le port était alerté, on n'entendait que des cris et des coups de sifflet, la nuit commençait à tomber, tous les projecteurs du port étaient braqués sur nous. Avant d'embarquer j'avais un bout de mégot dans la bouche, alors je demande du feu au Boche qui m'avait arrêté. Il m'envoie un grand coup de poing sur la figure, me fait avaler mon mégot du même coup en me disant : « Salaud ! bandit ! Tu as encore le culot de demander du feu ! »

A bord de mon bateau j'avais un soi-disant copain mais qui n'était au courant de rien. Il était tout étonné en me voyant embarqué avec les menottes aux mains. Les Allemands me demandent si je connaissais ce type, alors je leur dis que je ne connaissais pas. Celui-là, qui me connaissait très bien ainsi que mes parents, n'est jamais venu les prévenir qu'on était arrêté. Ensuite le Boche, il me dit : « Tu peux mettre ton costume du dimanche, tu seras fusillé : — C'est ça que j'attends ! » j'avais répondu. Après avoir passé leur inspection à bord, pensant y trouver armes ou courriers, ils me font monter dans la voiture et me conduisent à la Gast [Kommandantur]. En me poussant dans une chambre au rez-de-chaussée, ils me disent : « Voilà tes complices ! » Mon frère et Mickey se trouvaient là, l'autre matelot était toujours avec les Boches dans la voiture et continuait sa tournée à Pont-Aven et à Riec.

### **L'interrogatoire à la Gast**

Les deux autres étaient face au mur quand je rentre dans la Gast. On nous amarre l'un à l'autre et on nous met à genoux dans les sabots de bois et toujours face au mur, les mains liées derrière le dos, et l'interrogatoire commence, à moi le premier. — C'est toi le patron du bateau, alors c'est toi le seul responsable ! — « Oui », je lui dis. — « Comment ça se fait, tu touches du mazout

avec les Allemands et tu travailles pour les Anglais ? Bandit ! Tu es un mauvais Français ! » Ils me foutent plusieurs coups de pied dans les reins. J'avais une casquette sur la tête, il me décoiffe en même temps qu'il me fout une bonne gifle en disant : « Elle est bien trop belle pour toi, cette casquette », et la met sur sa tête. Ensuite c'est la fouille. Il prend mon portefeuille, regarde dedans et trouve de l'argent. « C'est l'argent que tu touches avec les Anglais ? » Mais je lui réponds : « Je ne travaille pas pour les Anglais, je fais la pêche, c'est l'argent de la dernière marée ».

Les coups continuaient à pleuvoir, plusieurs fois j'étais traîné par les cheveux au milieu de la pièce. Les autres roulaient en même temps que moi et recevaient également des coups. Je pensais en moi-même : « Ce ne sont pas des êtres humains, car les bêtes ne sont jamais traitées de la sorte ». J'avais mal au cœur quand je voyais frapper les autres ; moi j'encaissais à peu près, mais pas avec plaisir. Une chose me consolait, je pensais : « Si je suis fusillé, je ne serai pas trop martyrisé ». A plusieurs reprises, il me fait voir des photos d'Alex, de Coco, de Claude Francis-Bœuf, en me disant si je connaissais pas ces types-là. Toujours non. Le grand Boche ne s'arrêtait pas de frapper avec ses mains, ses pieds, et après un bâton. « Tu peux dire la vérité, qu'il me dit, ils sont tous ramassés et Alex est tué ». Je continuais à nier et à recevoir les coups.

Vers trois heures du matin, je vois rentrer dans notre chambre le mousse, et Le Roux qui était patron avant moi, mon cousin à lui qui était déjà évadé d'Allemagne, et Berthou, le radio de la ferme Rudeval à Riec-sur-Bélon. Après un bref interrogatoire de ces hommes, on nous fait monter dans une voiture cellulaire vers une destination inconnue. On était ligoté deux par deux et escorté de la Feldgendarmérie. Pendant le trajet on se disait qu'on allait être fusillé, mais comme j'avais toujours cette idée dans la tête, je ne tremblais pas. Je pensais à mes parents qui ignoraient ce qu'on faisait et à mon jeune frère qui était réfractaire de la classe 42. Avant d'être arrêté, je croyais que tous les gens en chapeau étaient de la Gestapo, j'ai été déçu de voir sortir de la voiture des types nu-tête avec chacun une veste en cuir.

### **La détention à Quimper (Prison Saint-Charles et Mesgloauguen)**

Je suis à Quimper, à la prison Saint-Charles. Là, je suis encore questionné et ensuite conduit au 2e étage, tout seul dans une cellule.

[...] Je suis resté deux jours sans manger. Le premier repas que j'ai eu était un bouillon de choux-fleurs que j'avalai en vitesse. Il faisait très froid dans ces cellules. Deux jours après, on m'amène à la prison de Mesgloauguen, toujours à Quimper. Là, on était à sept détenus, la plupart étaient des détenus pour vol de ciment sur les Boches et des trafiquants. Défense de marcher sur le parquet avec des sabots en bois et, tous les matins, on frottait le plancher avec le cul d'une bouteille. Je restai dans cette cellule trente-six heures.

### **Le transfert vers Rennes**

Nous avons été amenés à Rennes, toujours enchaînés. A un moment pendant le trajet, je dis au Boche que ça me serrait de trop, alors il pèse dessus pour les serrer davantage. Avant d'arriver à Rennes j'avais les mains toutes noires, le sang ne circulait pas. De la gare de Rennes on nous fait monter en voiture et on prend la direction de Jacques Cartier. En rentrant dans cette nouvelle maison, j'étais tout étonné de voir à tous les étages des rambardes en fer et des portes closes. Mickey me disait que c'était un hôtel. Drôle d'hôtel ! après m'avoir fouillé encore une fois on me dirige sur la cellule 53 au premier étage, j'avais reçu un drap. En entrant à l'intérieur, je trouve un gendarme et un Espagnol, ensuite on nous amène un nommé Morel dans un piteux état, plus que mourant. Il venait du mitard après avoir été torturé à la Cité Universitaire et il était

noir par les coups. Sa femme et son enfant étaient également ramassés. Comme on se trouvait face au pavillon des femmes il pouvait de temps en temps leur parler à celle-ci en grimpant sur un lit et trompant ainsi la surveillance de nos gardiens. A manger on n'avait pas grand-chose, une soupe de carottes ou de rutabagas tous les jours à 10 heures et le matin un tout petit bout de pain. Morel avait réussi à recevoir des colis qu'il partageait entièrement avec nous. J'ai vu plusieurs fois partager un œuf ou une pomme en cinq, car on nous avait envoyé un nouveau pensionnaire nommé Le Goast, de Baud du Morbihan. On était entassé dans ce réduit et la nuit on crevait de froid.